

# L'ILLUSTRATION



NOËL 1940  
PRIX : 30 F

Téléphone : Trudaine 82-54  
4 lignes groupées.

Chèques postaux Paris 2101

Louis BASCHET, Codirecteur  
ROGER BASCHET, Adjoint aux Services artistiques

JOURNAL HEBDOMADAIRE UNIVERSEL

13, Rue Saint-Georges. PARIS

Le droit de reproduction des dessins, des gravures et du texte de ce numéro est réservé pour tous pays.

RENÉ BASCHET, Directeur.  
JACQUES BASCHET, Directeur des Services artistiques.

Adresse Télégraphique :  
Illustration - 22 Paris.

R. C. 135013 (Seine)

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.  
RENÉ LEFÉBURE, Chef de l'Atelier de dessin.

## A NOS LECTEURS

Jusqu'à ce que les relations soient reprises entre les deux zones, toute la correspondance destinée à *L'Illustration* doit être adressée :

pour la zone occupée, 13, rue Saint-Georges, à PARIS (9<sup>e</sup>);

pour la zone non occupée, 87, cours Gambetta, à LYON,

Téléph. : Moncey 52-09. Chèques postaux : Lyon 903-11.

C'est à ces adresses que nous demandons à ceux de nos abonnés qui ne l'auraient pas encore fait de nous communiquer les renseignements ci-dessous, afin que leur service régulier puisse être repris :

- 1° Adresse actuelle ;
- 2° Adresse à laquelle l'abonnement était servi avant le 8 juin ;
- 3° Numéro d'enregistrement de l'abonnement ;
- 4° Dernier numéro reçu.

Les numéros parus pendant l'exode de *L'Illustration* seront expédiés ultérieurement à nos abonnés, après leur réimpression, de façon que chacun d'eux possède toute la collection des numéros publiés depuis le 8 juin.

§

## TARIF D'ABONNEMENT

Les abonnements partent obligatoirement du 1<sup>er</sup> de chaque mois

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES : Fr. Un an : 265 » — 6 mois : 138 » — 3 mois : 74 »

NICE **AMBASSADOR**  
HOTELS **& O'CONNOR**  
et leur restaurant sur jardins sont ouverts.

# NICE

AIR — SOLEIL — VUE SPLENDIDE — REPOS  
**ALHAMBRA - HOTEL**  
Dans son merveilleux parc à Cimiez.  
Plein midi. Tout dernier confort. Hôtel de famille de 1<sup>er</sup> ordre. Arrangements à partir de 75 fr.

**VINS BERGON François**  
**NARBONNE (AUDE)**  
Rouges, blancs et rosés, par pièce et demi-pièce contre remboursement.

# PETROLE HAHN

contre la chute des cheveux  
et les pellicules.

ÉTABLISSEMENTS F. VIBERT S. A. LYON

en bas  
chaussettes  
mi-bas  
socquettes  
UNE SEULE MARQUE

# DD

DORÉ-DORÉ FONDÉE EN 1719

LA PLUS ANCIENNE  
LA MEILLEURE

VENTE AU DÉTAIL DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

# LA FEMME FRANÇAISE CONTINUERA DE DONNER AU MONDE LE TON DE L'ÉLÉGANCE ET DU GOÛT



LA GAINÉ SCANDALE  
EST UN ÉLÉMENT DISCRET  
DE CETTE ÉLÉGANCE



## LA FAMILLE AUX CHAMPS

par LA VARENDE. — Illustrations d'A. BRENET

LES derniers bouleversements du monde, qui ont comme retourné les idées, les basculant sur l'amoncellement des ruines, ont produit une modification singulière des valeurs sociales : le paysan, paria de jadis, la terre, l'abandonnée d'autrefois, ressortent de la verbale et lointaine sollicitude qu'on leur témoignait par souvenir. Images démodées, portraits anciens envers qui demeurait un respect juste suffisant pour qu'on les gardât encore, mais insuffisant pour les remettre en honneur. Dédain. Tout était pour la ville et pour l'usine.

Et, brusquement, l'intérêt est revenu. Les continents, pris au ventre, se sont penchés sur l'humble insecte perdu dans les plaines sans fin, maniant des outils qui dans l'immensité disparaissent et deviennent de minuscules antennes. C'est si peu un homme, sa charrue, son fouet dans l'étendue ouverte des champs ! Les continents, rendus au direct, au pratique, au naturel par trop d'angoisses, trop de déceptions, reviennent au terroir, comme les surmenés qu'on envoie aux champs.

Ne mâchons pas les mots, cela nuit au discours. Cette attraction nouvelle est à point de départ égoïste. Cela peut s'appeler la peur et la faim. Ah ! quelles aspirations citadines

se tendaient vers la campagne quand passait le vol rigide des avions ! Et quel afflux respectueux vers la fermière élargie de ses doubles paniers ! L'exode des villes s'est épanché vers les villages, dont le plus isolé devenait le préférable, et son désert semblait une aubaine. Puis, quand se fut rompue l'indraisemblable régularité des approvisionnements, ce flot ménager qui se canalise de jour et de nuit, mécanique si facilement paralysable, alors le producteur, celui qui autour de lui faisait naître, devint comme un étrange magicien tranquille : le rebouteux du désordre.

Cela avait été préparé. Certes, les citadins ont souffert quand, devant la menace, ils ont fui de leurs maisons entassées et sont arrivés en plein champ ; mais, pour beaucoup, ce fut quand même une révélation. La paix était autour d'eux, une paix féconde, qui s'affirmait. Après un instant d'indécision, de stupeur, ils comprirent que la paix ne tenait pas dans l'économie de l'effort, dans la diminution du geste. Si l'on ne trouvait pas tout à sa portée, aller le querir pouvait devenir autre chose que de l'ennui. La perte de temps ne comptait plus ; elle devenait un agrément du temps. Et disons bien, crions-le, qu'il ne faut pas cependant juger la campagne sur ces moments-là, où manquaient toutes communications, voitures, poste,



A. Brenet

téléphone ; ces périodes sont anormales et, de plus en plus, la campagne sera diminuée dans sa « vastitude » par les apports modernes.

Mais pareilles entraves avaient leur valeur. On soupçonna qu'une trop grande facilité animait les villes. Les meilleurs percurent qu'une vie justement moins mécanisée pouvait quand même être une vie intense et profitable. Ils s'ajoutèrent à ceux qui, depuis quelques années, pratiquaient les champs, même artificiellement, dans ces « campings », cette gageure, qui sont au fond un simple retour à une

existence plus primitive. Les campeurs avaient compris que trop de monde s'employait au confort des êtres ; que la nation se trouvait comme une maison trop luxueuse, au trop nombreux personnel. Au camping, on ne pouvait attendre l'arrivée stylée de l'aide mercenaire, ni pour les trois distributions de lettres (incroyable abus !), ni pour le journal, le croissant chaud, ni pour l'eau vive à pleins robinets, ni pour le cinéma ouvert. On redevenait, à soi-même, son propre domestique.

Alors, tout reprenait du prix, le seul qui compte réellement : la peine qu'on se donne.

Une poésie renaissait, sortait des contacts intimes avec la magnificence des espaces libérés, avec le parfum des airs, le goût du matin, les senteurs fraîches ou chaudes ; avec le noir tissu du silence nocturne... On renouvelait la vieille alliance terrienne. La source reprenait sa limpidité, sa merveille ; la forêt retrouvait son mystère hautain. L'animal revivait, s'humanisait. On réapprenait la gaité des poulains, la curiosité des vaches, la fierté vaniteuse des jars. La faune sauvage elle-même participait à cette reconnaissance, à cette réinvention sensible. L'écureuil et sa gaminerie, la pie et sa nervosité, le lièvre et sa prudence ; Jeannot lapin et sa verve... On ressuscitait La Fontaine et l'on vivait dans ses fables.

Mais ceci, qui était d'utile ouverture, car rien ne se fait de grand sans poésie, n'était qu'un début. La campagne, à cette poésie, en ajoute



A. Brenet

une autre, d'un lyrisme moins facile et plus puissant, et qui détermine. C'est la génitrice. Tout d'elle ruisselle... Fleurs et fruits : la corne d'abondance ; l'opulent attribut fût-il ravi par Hercule au fleuve Achéloüs, le fertilisant ? ou bien est-ce cette défense d'éléphant qu'on voit, brandie par Bacchus, pleine de grappes ? N'importe, le vieux symbole devrait timbrer tous les cachets des mairies rurales.

La campagne nourrit même sans travail et réchauffe... Comme le gibier, elle porte le fruit sauvage, le champignon, la faîne, la noisette, l'herbe perdue, le bois mort. L'enfant et le vieillard ; de leurs promenades, ramènent de quoi aider à la maison. Mais, avec le labeur, alors elle devient la *seule* créatrice. A-t-on assez bavardé autour de ce mot « producteur », employé avec plus de vanité que d'orgueil, plus de rabâchage que de discernement ! Et pourtant, si l'on regarde de près, comme il mérite tous les étonnements, les émerveillements ! Le paysan est le seul à *produire*, en effet. L'usurier flambarde le plus habile à qui vous confiez des pyrites, 100 kilos de pyrites, combien vous rendra-t-il de laiton ? 10, 15 kilos, même pas. Et à cet homme taciturne et lent qui passe, que vous arrêtez, donnez-lui un petit sachet de 20 grammes, il vous rapportera bientôt des paniers pleins. Avec 100 kilos de semence on retire de la terre jusqu'à 2.000 kilos de blé. Tous ne sont que des transformateurs appauvrissants : le paysan, lui, est un créateur enrichissant.

Permettez quelques précisions d'un abord un peu délicat. Cet homme, avec raison parfois, vous le jugez grossier, et, maintenant que l'éducation fut faite par tant de mauvais

maîtres, de mœurs souvent choquantes. Vous avez lu les livres de 1900, où le naturalisme, ne connaissant le paysan que par *enquête*, ne remarqua, ne nota que l'exceptionnel dans l'abomination. On parle d'un crime, on tait la vertu. N'oubliez jamais une chose infiniment importante pour le comprendre et pour excuser le campagnard, s'il y a lieu : cet humain ne vit que de la génération, que des couples et des fécondations, car ce qu'il réalise dans le sol même n'est rien d'autre. Alors, il n'apporte pas à ces secrets la réserve des citadins, ni leur pudeur, si fréquemment verbale. Autre chose encore de grave : se rappeler que l'auteur urbain n'a, d'ordinaire, représenté le paysan que dans ses repos, ses divertissements (Maupassant) au moment où l'homme de la terre rentre, ayant, comme nous autres, besoin de se distraire.

Que l'écrivain suive notre homme à son travail de douze heures, par tous les temps, alors aurait-il une vue juste et respectueuse ! Juger les êtres sur leurs divertissements,





c'est les condamner presque tous. Ne jugez pas le citadin de dix-huit heures à minuit... croyez-moi.

Et comme si cette prolifération générale l'entraînait, c'est à la ferme qu'on trouvait jadis les nombreuses familles. Tout le petit monde y prenait ses obligations, infimes ou plus pesantes, graduées selon les âges, les forces et les sexes. La mère, entre ses enfants, brillait comme une poule à poussins. Cela se voit encore : mes deux fermiers totalisent onze enfants. Les enfances se mêlent, leurs délicatesses vont ensemble : les fillettes, aux volières et aux petits veaux tellement tendres... les garçons, aux poulains, les adolescents, aux chevaux, et les grands, à la grande chose, à la terre.

La nombreuse famille ne peut s'étaler à l'aise qu'à la campagne, s'étaler confortablement, dis-je même, car si du confort tel qu'il est demandé par le citadin bien des choses manquent encore, qui dans quelques années seront moins rares, le principal y est : espace, *abondance*, salubrité, honnêteté.

On commence à s'apercevoir que la campagne va bientôt commander la ville, reprendre la puissance ancienne qu'elle détenait du temps où les cités n'étaient que ses forteresses

ou ses entrepôts. Les villes sont nées, soit autour d'un château dont elles formèrent les « communs » étendus, recélant selliers, maréchaux, tisserands pour le domaine ; soit autour d'une facilité industrielle qu'elles exploitaient. Mais aujourd'hui, et sans vouloir aborder la technicité, peut-on parler des difficultés futures de l'industrie ? Elle devrait travailler à plein, avec les dévastations et l'anéantissement des stocks, mais le *pourra-t-elle* ? Avez-vous pensé à la *concurrence étrangère* ? D'où viendront les matières premières ? Avec quoi les payer dans l'appauvrissement général, si elles arrivent du dehors ? Et, au taux de l'ouvrier français, pourra-t-on l'employer uniquement ?

*Il est assez tristement probable que la seule route commerciale de l'État français passera à travers champs...*

Seulement, ici, nous regorgerons de matières premières et de la plus haute qualité. C'est à ne pas croire ; encore aujourd'hui, les enquêtes de Ludovic Naudeau sont de vérité criante, désespérante — ou pleines de promesses, après tout ! Une partie de la France est en friche parce que l'éducation a été mal faite, que les lois étaient mal faites, que les hommes devenaient mal faits. Des villages entiers se sont vidés dans

la bas fonctionnarisme, ce « larinage » que l'État parvenu entretenait autour de lui. La paresse, la mollesse, le moindre effort appelaient, toujours entendus... Le politicien, en quête de votes, plaçait. Pas de bien de famille non plus, un morcellement, un émiettement infini, ne valant plus la peine qu'on cultivât. Remarquer encore que cette division, dont on se fait gloire en France comme d'une qualité sociale, n'est peut-être, comme le dit Jean de Pange, qu'une médiocrité définitive.

Songez, étonnez-vous : dans ce Berry, ancien apanage royal, un propriétaire, qui lui aussi porte un nom parent de celui de nos rois, ayant proposé ses terres en demandant seulement les impôts et les réparations, n'a pas trouvé preneur !...







Que ceux qui le peuvent achètent, que les autres louent. Ecoutez-moi, commencez par louer, et louez — j'ai bien l'air de parler pour mon saint — à des hobereaux. Défiiez-vous du nouveau riche qui exige du « rendement » de ses « placements ». Le hobereau aime mieux sa terre que le profit de la terre. C'est lui qui établit la grande loi : un tiers pour le fermier, un tiers pour la ferme, un tiers pour le maître, qui fit la fortune agricole française. Commencez petit, car il faut s'initier ; le métier dont ces beaux dessins vous montrent la fougue veut aussi des délicatesses, et sans nombre.

Beaucoup, après l'autre guerre, sont venus aux campagnes qui s'en sont retournés. Ils étaient paresseux ou trop vifs. Il faut se plier au rythme de la création rurale, travailler comme elle, qui compte par *jours* et non par *heures*, à la méthode des villes. Se conformer à l'admirable patience du paysan souriant. Imiter sa ténacité et son détachement... qui viennent peut-être de ce sentiment si vrai que l'argent sera rare, mais que, d'abord, *on verra*.

Voyez-vous, il y a un secret, et qui, avec la tendance moderne, peut sembler paradoxal : le travail des champs et des bois n'est pas ennuyeux, aux seules conditions de s'y appliquer et de commencer sans rechignement. Il

apporte très vite son plaisir content ; on jouit, même en dehors de l'espoir, de l'ouvrage qu'on abat, qui ajoute tant à la campagne, par l'apparition de l'ordre humain. J'en appelle à tous mes camarades ruraux, désolés de consacrer une belle matinée aux paperasses et aux déclarations qui nous envahissent. C'est un *sport complet* ; on en revient aéré, gonflé, curieusement puissant ; on s'attable ; on jouit de l'assiette plantureuse avec le sentiment qu'on aida à l'emplir ; on se chauffe, en prodiguant ce bois qu'on a coupé.

Dans cette communion avec le plus noble des métiers, le plus revigorant, il se pourrait bien que l'on vît renaître, en plus du profit, la vraie joie, la vraie vertu. Celles qui rendaient jadis le peuple des champs prolifique et conteur d'histoires, si vif, prêt à danser, à chanter. . Parce que, vous savez, La Bruyère ne fut qu'un triste citadin ! Le erayon de Brenet vous apporte des références sur l'actuel, mais, si vous en cherchez sur le vieux temps, demandez à ces peintres qui, sur nos dessus de porte et nos vernis, ont si joyeusement célébré l'allégresse paysanne.

Nous vous attendons ; la terre vous attend, vous et vos familles.

LA VARENDE.



# A carburants nouveaux, nouveaux carburateurs



« Gaz des forêts », « gaz de ville », termes devenus familiers à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes actuels de l'automobile et à la grave question des transports. La pénurie d'essence a rapidement mis en vedette ces carburants de remplacement jusqu'alors connus seulement de quelques spécialistes et d'une infime minorité d'usagers.

L'emploi de ces carburants, physiquement et chimiquement si différents de l'essence, sur des moteurs construits pour être alimentés avec celle-ci n'a pas été sans poser de multiples et délicats problèmes et, en particulier, *problèmes de carburation*. Il convient, en l'occurrence, de prendre ce terme dans son sens le plus large, car il ne s'agissait pas seulement de créer un appareil nouveau capable de « doser » avec précision et de fournir au moteur un mélange exactement approprié en richesse et en volume aux exigences de celui-ci. Il a fallu aussi tenir compte de la nature des nouveaux carburants, de la place disponible sous le capot, de l'encombrement des tuyauteries indispensables d'arrivée des gaz, de la conduite du véhicule enfin et de la facilité de manœuvre, de réglage, etc., qu'il importait de laisser au conducteur pour conserver la portée pratique de l'invention.

Dès qu'on parle « carburation » un nom vient immédiatement à l'esprit : Solex, et rien ne nous semble impossible, parce que Solex nous a habitués à se jouer des difficultés d'une technique dans laquelle il est passé maître. Aujourd'hui encore, c'est à sa compétence que nous devons la mise en service généralisée de deux appareils : le « mélangeur à starter » pour gazogène et le « carburateur à gaz type K » pour gaz de ville, qui résolvent la question et qui ont place dans la grande lignée des carburateurs Solex. Prenons le cas d'un moteur à gazogène. Les données du problème sont : réaliser un appareil conforme aux décrets de normalisation des pièces de gazogène, procurer à l'ensemble gazogène-moteur un rendement maximum, être d'un encombrement réduit, d'un montage simple et d'une manœuvre aisée. Voyons maintenant le mélangeur à starter que nous présente Solex. De quoi se compose-t-il ?

1° D'un « corps » formant le mélangeur proprement dit, terminé à chaque extrémité par une bride carrée permettant, d'une part, sa fixation sur la tuyauterie d'admission du moteur et, d'autre part, la fixation du tuyau d'arrivée du gaz. Dans ce corps se trouvent : la chambre de mélange et les papillons de réglage d'air, d'arrivée de gaz et d'accélération, dont nous reparlerons plus loin ;

2° D'un « starter » spécial alimenté en essence ou tout autre carburant volatil grâce à un petit réservoir auxiliaire (starter qui permet des départs immédiats et une mise en action rapide du gazogène). En outre, il autorise le déplacement du véhicule sur de petites distances sans l'aide du gazogène ;

3° Le cas échéant, d'un raccord d'aspirateur, muni lui aussi d'un papillon de communication entre mélangeur et aspirateur. Cet aspirateur est utilisé pour l'allumage du gazo et le départ du moteur sans emploi de carburant ;

4° Enfin le mélangeur est complété par un raccord (droit ou coudé) et orientable pour le raccordement de l'appareil au tuyau d'arrivée des gaz et une commande spéciale à leviers fixée sur le tableau de bord — à portée de main du conducteur — groupant la tirette du starter ou de l'aspirateur et les deux leviers agissant sur les papillons d'air et de gaz.

Passons maintenant au fonctionnement et à la manœuvre de l'ensemble :

1° LE MOTEUR EST FROID ET LE GAZOGÈNE N'EST PAS ALLUMÉ.

Le papillon de sortie du mélange occupant sa position normale de ralenti, fermer le papillon contrôlant la communication avec le gazogène. Fermer complètement le papillon de réglage d'air.

Ouvrir le starter, puis actionner le démarreur.

La mise en marche du moteur étant obtenue, ouvrir davantage le papillon de sortie du mélange, puis ouvrir, *dans la mesure du possible*, le papillon contrôlant la communication avec le gazogène et procéder à l'allumage de ce dernier. Au fur et à mesure de la mise en action du gazogène, ouvrir le papillon.

Lorsque le moteur commence à galoper, accélérer, puis ouvrir progressivement le papillon d'air tout en maintenant le mélange *très riche* pour éviter de faire tourner le moteur à une vitesse excessive.

Au bout d'un temps compris généralement entre deux et quatre minutes on pourra passer à la marche au gaz.

Pour passer à la marche au gaz, accélérer le moteur, refermer le starter, puis régler l'air de mélange au moyen de la commande du papillon.

2° LE MOTEUR EST CHAUD ET LE GAZOGÈNE EST ALLUMÉ.

Si, après un temps d'arrêt plus ou moins long, le moteur ne part pas sur le gaz, procéder de la manière suivante :

Fermer le papillon contrôlant la communication avec le gazogène.

Laisser la manette d'air dans la position qu'elle occupait pour la marche au gaz ou, de toute façon, *ne pas fermer complètement* le papillon de réglage de l'air.

Ouvrir le starter, puis actionner le démarreur. Si le départ n'est pas immédiat, appuyer un peu sur la pédale d'accélération.

Maintenir le moteur à bonne vitesse et ouvrir *progressivement* le papillon contrôlant la communication avec le gazogène.

Lorsque le moteur commence à galoper, accélérer davantage, puis ouvrir progressivement le papillon d'air.

Pour passer à la marche au gaz, refermer le starter et régler à la demande du moteur l'ouverture du papillon d'air.

MARCHE AU GAZ.

Le réglage de la marche au gaz comporte deux opérations nettement distinctes.

a) RÉGLAGE DU RALENTI.

La *vitesse* du moteur au ralenti s'obtient, comme dans tous les carburateurs Solex, en ouvrant plus ou moins le papillon de sortie du

mélange au moyen de la vis de butée du ralenti placée du côté du levier d'accélération.

Sur le même axe de papillon que celui portant la butée de réglage de la vitesse du ralenti, mais du côté opposé, est fixée une butée portant une vis freinée par un ressort et permettant de régler la *richesse* du mélange au ralenti, en raison de la conjugaison des papillons.

b) RÉGLAGE DE LA MARCHE EN CHARGE.

Le levier d'air placé à portée de la main du conducteur permet à ce dernier de régler l'ouverture du papillon d'air en fonction de l'état d'allumage du gazogène et de la qualité du combustible.

Nous rappelons que le retour à la marche au ralenti est *automatique* en raison de la *conjugaison* des papillons d'air et de sortie du mélange. Ce dispositif de conjugaison — particulier à Solex — assure une consommation *très réduite* en utilisation.

L'allumage du gazogène au moyen de l'aspirateur et le départ au gaz se font par des manœuvres également très simples.

Si nous ajoutons que l'encombrement du mélangeur à starter est minime, que sa pose est extrêmement facile et qu'elle peut être faite dans n'importe quelle position : verticale, horizontale ou inversée, nous aurons fait la preuve que le nouvel appareil que Solex met aujourd'hui entre les mains de l'automobiliste est à la fois simple, pratique, complet et économique.

Voici maintenant le cas de l'emploi du gaz de ville. Il s'agit dès lors du « carburateur à gaz type K ».

Ce dernier existe en modèle vertical, horizontal ou inversé. Il est caractérisé par :

1° L'interposition entre le corps et le dessus de cuve de l'appareil d'une bride spéciale portant un raccord d'arrivée du gaz venant du détendeur ;

2° La présence d'un volet de départ, qui permet le départ à froid et à chaud du moteur en faisant appel à la dépression régnant dans la tuyauterie d'admission.

La solution adoptée nécessite, en effet, que le gaz soit débité par le détendeur à une pression légèrement inférieure à la pression atmosphérique, c'est-à-dire de l'ordre de  $-5 \text{ mm}$  d'eau ;

3° Un dispositif spécial supplémentaire de ralenti au gaz, qui consiste en deux piquages situés, l'un au niveau de la bride spéciale elle-même, l'autre sur le corps du carburateur, en aval du papillon de gaz. Un pointeau réglable freiné par un ressort assure le réglage qualitatif du gaz.

I. — DÉPART A FROID : le départ à froid peut s'effectuer :

- soit à l'essence, au moyen du bistarter (starter à deux positions), le papillon de gaz étant *fermé* et le volet de départ *ouvert* ;
- soit au gaz, en obturant l'arrivée d'air au carburateur à l'aide du volet de départ et en *ouvrant* à moitié environ le papillon de gaz.

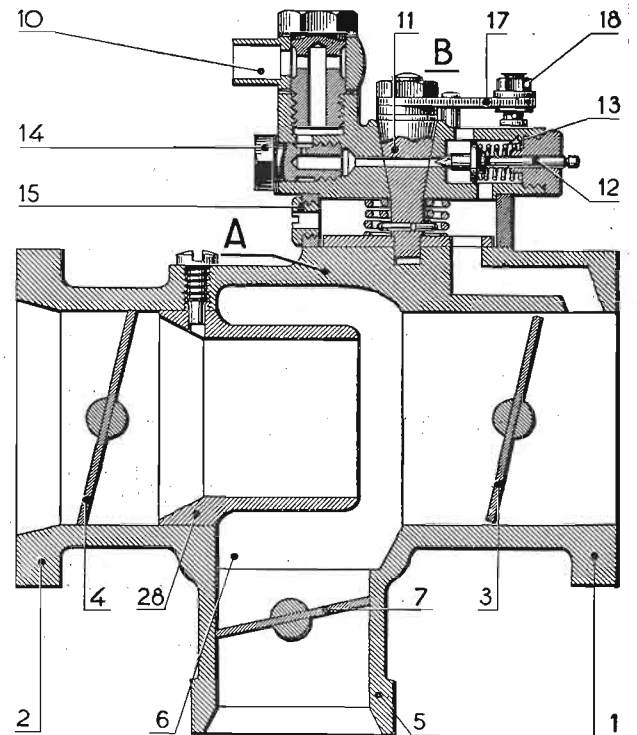
II. — MARCHE NORMALE :

1° *Au gaz* : l'alimentation *au gaz* du moteur en marche normale est assurée, ainsi que sur les carburateurs de série, par le jeu du papillon de gaz commandé par la pédale d'accélérateur.

La richesse du mélange air-gaz est réglée à l'aide d'un gicleur spécial dit « gicleur gaz », de diamètre variable, vissé au niveau de la bride spéciale située entre le corps et le dessus de cuve de l'appareil ;

2° *A l'essence* : l'alimentation du moteur en marche normale à l'essence est réalisée exactement comme sur les carburateurs de séries normales, la richesse du mélange air-essence étant réglée par la buse d'air, le gicleur d'alimentation et l'ajutage d'automatisme.

Cet exposé n'a évidemment d'autre prétention que d'éclairer brièvement nos lecteurs sur deux créations qui nous ont paru tout particulièrement dignes d'intérêt à une époque où chacun cherche à s'adapter aux conditions nouvelles de travail et d'existence. Mais ces quelques renseignements sont tirés de la documentation technique que Solex vient de sortir et qui est gracieusement mise à la disposition de tous ceux qui en feront la demande à Solex, 190, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine (Maillot 63-71).



Mélangeur Solex à starter pour gazogène.

A. Corps du mélangeur. — B. Starter. — 1. Bride carrée, côté moteur. — 2. Bride carrée, côté arrivée de gaz. — 3. Papillon d'accélération. — 4. Papillon d'arrivée du gaz. — 5. Entrée d'air. — 6. Chambre annulaire de mélange. — 7. Papillon de réglage d'air. — 10. Raccord orientable d'arrivée d'essence. — 11. Robinet commandant l'arrivée d'essence et la glace de starter. — 12. Pointeau d'admission d'essence. — 13. Ressort du pointeau. — 14. Gicleur d'essence du starter. — 15. Gicleur d'air. — 17. Levier de commande du starter. — 18. Serrecâble. — 28. Buse du mélangeur.